

Les contre l'être

Les contre l'être

Les contre l'être

« Je me rappelle peu mais j'en écrirai tout »  
Monsieur F\*\*\*\*

Lettre du 7 juillet 1715

Je me souviens encore, peut-être un peu lointain  
De nos anciennes vies avant ce long voyage ;  
Il m'a été donné de songer, de chérir  
Vaquant à mes pensées en croisant ce chemin  
Jamais on ne pensa aux êtres d'un autre âge  
Qui plutôt que mourir, résolurent de souffrir.

Tout chemin dure un temps, quelque soit le voyage ;  
Je suis un égoïste, qui aime les naufrages  
Les livres sont cornés, et l'on brasse les pages  
Pour que leur goût amer plus jamais ne dégage,  
Les effluves putrides de nos rancoeurs volages  
Embaumant les autels couverts de nos corsages.

De l'aube au crépuscule jamais on ne regarde  
Ce qui derrière nous poursuit et avantage  
Les ténèbres épaisses d'un Eros confus.

Lettre du 8 juillet 1715

Jamais tu ne liras ces lettres éconduites  
Un peu dans les nuages j'écris ces sonnets  
Qui n'en sont pas vraiment, peu tu en sais de P\*\*\*\*  
Cet honnête italien qui toujours dans les marges  
Grava son épitaphe à travers son sillage.  
Remercierais-je un jour ces lettres amoureuses ?  
Pencheras-tu ton bleu sur la blancheur exquise  
Des vierges sacrifiées pour ne jamais régner  
Ainsi que protéger le secret de l'amour ?  
Je note en soupirant à travers les donjons  
Des douves tueuses en un tour échappés  
Te rappelleras-tu du chemin, près de l'eau ?

Je m'en souviens encore, et j'y songe aujourd'hui,  
Hier aussi devant je suis passé, meurtri  
Souhaitant de ma plume de refaire ce jour.

Lettre du 9 juillet 1715

Déjà deux ans passés près du spectre de Toi,  
Adorant son image lorsqu'endormi j'errais  
Au détriment du temps qu'on a passé ensemble,  
Refaisant le monde et ses nymphes et ses bruits,  
Sans que ni page tourne ou que plume ne crisse  
J'acquiesce, impuissant, et j'assiste, contemplant,  
Les erreurs qui sont miennes et qui le resteront.  
Qui disait que les muses sont dansantes, au juste ?  
Je préviens quiconque que muse est galante  
Elle ne vient vous saluer que dans le sommeil,  
Quand des méandres noires vous êtes vermeil.  
Lira-t-il en un jour toutes mes espérances ?  
Ou plutôt, désespoir ! Il faut bien que j'avance  
On l'a vu, lu, entendu et chanté : dormons  
Bien dormons peu jusqu'au lever d'heureux jours.

Lettre du 10 juillet 1715

Deux années ont passé deux années fantasmées ;  
J'écris le jour en espérant que nuit se fasse  
On s'est revus hier mais la tombée des nuits  
Empêche que tout rideau de nos corps soit mue  
Emportant avec lui la pudeur de nos sus,  
Mélancolie s'installe au firmament du Toi,  
Je réfute le moi sans son âme qui nage  
Dans le bleu océan, l'oeil qui jamais ne casse  
Le reflet que j'observe quand se vident tasses  
Déjà bien observés par les passants de P\*\*\*\*  
Nous fumons et rions sans que joie ne trépasse ;  
N'est-ce pas ce qui luit dans les ténèbres obscurs ?  
On allume et on rit et l'âme se réchauffe,  
Accompagnée de la chaleur de ta poitrine.  
Te souviendras-tu de six fois trente jours ?

Lettre du 11 juillet 1715

Cela fait quelques lettres que j'ai envoyées  
J'attendais une réponse de mon fantasme ;  
Brisé il est depuis ce jour fort pour mon âme,  
Je suis ravi d'avoir pu te reconforter  
En mon sein des passions il n'y en a qu'à toi  
Je ne sais si l'espace peut briller sans astres ;  
Le vide et le noir ne sont pas que désastres  
Mais les chemins se créent dans toute rotation  
Attire-moi sans fin je suis dans ton sillage  
Ni Neptune ni Mars ne feraient dévier  
Ou changer la comète de sa trajectoire :  
Jupiter est flottante et parfumée d'acide  
On y trouve la vie en son cœur parricide  
Demander ta main est tout ce qu'il me faut  
Des baisers sur ta peau, atteindre ton noyau.

Lettre du 12 juillet 1715

Je rêve quelque fois de toi, amour perdu  
Qui m'a tant apporté, dont je suis éperdu ;  
Lâché sans fil aucun dans le grand labyrinthe  
Je trépasse et je crains sans ne rien voir venir  
Que l'obscurité pure et cruelle des nuits.  
La lumière que tu fus je m'en souviendrai  
Les topoï le disent je t'aime à jamais.  
Ô cruel est le temps de toujours s'en aller  
Aurait-il pu montrer un semblant de pitié ?  
Je le hais tout autant que je t'aimerai, Moi  
Je songe je songe à Céphise et à toi,  
Tu chantaï les louanges du choeur : quel théâtre !  
Tu as chanté des fois d'une voix si dorée  
Que ma lyre ne saurait pas rivaliser  
Avec toi : baryton qui fait tout chavirer.

Lettre du 13 juillet 1715

Pendant un mois entier nous avons attendu  
Envoyant à nous-mêmes quelques aperçus  
De ce que serait l'amour un jour obtenu  
Près de toi, dans ton lit, contre toi, étendu.  
La douceur du coton et des soies, on est nus,  
On caresse nos courbes, peur d'être entendus,  
On se meut dans le cri et mourons de silence,  
Notre jeu a suffisamment duré : patience !  
C'est en me remémorant tous ces souvenirs  
Que j'écris ces bêtises que tu n'attends pas  
Je ne t'en blâme point, tu ne les liras pas  
Mais j'espère qu'un jour dessus tu tomberas.  
Sans ni voir ni sentir ni haïr ni aimer  
En toute honnêteté tu te reconnaitras.

Lettre du 14 juillet 1715

Avec une certaine insouciance peut-être  
Je décris toute la peine que j'ai vécu  
Elle envahit mon être il y a plus de six mois  
Je ne fus pas noirci, je ne fus pas déçu ;  
La seule chose qui compte pour le surmoi  
C'est d'écrire ma peine pour l'évacuer  
Littérature tu nous prends ; écervelés !  
Nous contemplions, deux, tous les trois, la nuit noire,  
Le troisième étant nous, nous n'étions jamais seuls,  
On dit souvent que l'homme qui perdrait sa femme  
N'est plus homme mais maigre canevas de l'âme  
Je conteste ! Je suis beaucoup plus qu'un homme ;  
Trois divisé par deux n'a jamais tué l'un,  
Ce dernier est couplé avec tout son chagrin  
Je suis homme et demi, à jamais écrivain.

Lettre du 15 juillet 1715

Dans un éclat flamboyant je t'écris ces lettres  
Qui viennent de lieux que je ne sais situer  
On dira pour rêver que je parle en mon cœur ;  
Mais qui dit que la raison n'y prit jamais part ?  
Les mots remplaçant maux et par monts et par vaux  
Tel est l'enfantement de nos chants aussi beaux  
Bien que morts il y a bien des mois, des années  
On ne peut empêcher l'écrivain de chanter  
Et de jouer de sa lyre un hommage à ses morts  
N'est ce pas ce que gloire est : un si triste sort ?  
Et je songe et je me penche sur le décor  
Qui permet à mon âme d'être si féconde  
Et d'écrire, pensif en navigant les ondes.  
Y répondras-tu un jour, amour éperdu ?  
Je connais la réponse mais je n'en veux pas.